

TRAITÉ DE L'EXISTENCE

ET DES ATTRIBUTS DE DIEU.

PREMIÈRE PARTIE.

DÉMONSTRATION

DE L'EXISTENCE DE DIEU,

TIRÉE DU SPECTACLE DE LA NATURE ET DE LA CONNAISSANCE
DE L'HOMME.

CHAPITRE PREMIER.

Preuves de l'existence de Dieu, tirées de l'aspect général
de l'univers.

Je ne puis ouvrir les yeux sans admirer l'art qui éclate dans toute la nature : le moindre coup d'œil suffit pour apercevoir la main qui fait tout. Que les hommes accoutumés à méditer les vérités abstraites, et à remonter aux premiers principes, connaissent la Divinité par son idée; c'est un chemin sûr pour arriver à la source de toute vérité. Mais plus ce chemin est droit et court, plus il est rude et inaccessible au commun des hommes qui dépendent de leur imagination. C'est une démonstration si simple qu'elle échappe, par sa simplicité, aux esprits incapables des opérations purement intellectuelles. Plus cette voie de trouver le premier Être est parfaite, moins il y a d'esprits capables de la suivre.

Mais il y a une autre voie moins parfaite, et qui est proportionnée aux hommes les plus médiocres. Les hommes les moins exercés au raisonnement, et les plus attachés aux préjugés sensibles, peuvent, d'un seul regard, découvrir celui qui se peint dans tous ses ouvrages. La sagesse et la puissance qu'il a marquées dans tout ce qu'il a fait le font voir, comme dans un miroir, à ceux qui ne peuvent le contempler dans sa propre idée. C'est une philoso-

phie sensible et populaire, dont tout homme sans passions et sans préjugés est capable ¹.

Si un grand nombre d'hommes d'un esprit subtil et pénétrant n'ont pas trouvé Dieu par ce coup d'œil jeté sur toute la nature, il ne faut pas s'en étonner : les passions qui les ont agités leur ont donné des distractions continuelles, ou bien les faux préjugés qui naissent des passions ont fermé leurs yeux à ce grand spectacle. Un homme passionné pour une grande affaire, qui emporterait toute l'application de son esprit, passerait plusieurs jours dans une chambre, en négociation pour ses intérêts, sans regarder ni les proportions de la chambre, ni les ornements de la cheminée, ni les tableaux qui seraient autour de lui : tous ces objets seraient sans cesse devant ses yeux, et aucun d'eux ne ferait impression sur lui.

Ainsi vivent les hommes. Tout leur présente Dieu, et ils ne le voient nulle part. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui; et cependant le monde ne l'a point connu ². Ils passent leur vie sans avoir aperçu cette représentation si sensible de la Divinité, tant la fascination du monde obscurcit leurs yeux ³. Souvent même ils ne veulent pas les ouvrir, et ils affectent de les tenir fermés, de peur de trouver celui qu'ils ne cherchent pas. Enfin, ce qui devrait le plus servir à leur ouvrir les yeux ne sert qu'à les leur fermer davantage, je veux dire la constance et la régularité des mouvements que la suprême Sagesse a mis dans l'univers.

Saint Augustin dit que ces merveilles se sont avilées par leur répétition continuelle⁴. Cicéron parle précisément de même. A force de voir tous les jours les mêmes choses, l'esprit s'y accoutume aussi bien que les yeux : il n'admire ni n'ose se mettre en au-

¹ Humana autem anima rationalis est, quæ mortalibus vinculis peccati poena tenebatur, ad hoc deminutionis redacta, ut per conjecturas rerum visibilium ad intelligenda invisibilia niteretur. *Auc. de lib. Arb.* lib. III, cap. X, n° 30.

² In mundo erat, et mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit. *JOAN.* I, 10.

³ Fascinatio nugacitatis obscurat bona. *Sap.* IV, 12.

⁴ Assiduitate viluerunt. *Tract.* XLIV, in *Joan.* n° 1.

cune manière en peine de chercher la cause des effets qu'il voit toujours arriver de la même sorte ; comme si c'était la nouveauté, et non pas la grandeur de la chose même, qui dût nous porter à faire cette recherche¹.

Mais enfin toute la nature montre l'art infini de son auteur. Quand je parle d'un art, je veux dire un assemblage de moyens choisis tout exprès pour parvenir à une fin précise : c'est un ordre, un arrangement, une industrie, un dessein suivi. Le hasard est, tout au contraire, une cause aveugle et nécessaire, qui ne prépare, qui n'arrange, qui ne choisit rien, et qui n'a ni volonté ni intelligence. Or je soutiens que l'univers porte le caractère d'une cause infiniment puissante et industrielle. Je soutiens que le hasard, c'est-à-dire le concours aveugle et fortuit des causes nécessaires et privées de raison, ne peut avoir formé ce tout. C'est ici qu'il est bon de rappeler les célèbres comparaisons des anciens.

Qui croira que l'*Iliade* d'Homère, ce poème si parfait, n'ait jamais été composé par un effort du génie d'un grand poète, et que les caractères de l'alphabet ayant été jetés en confusion, un coup de pur hasard, comme un coup de dés, ait rassemblé toutes les lettres précisément dans l'arrangement nécessaire pour décrire, dans des vers pleins d'harmonie et de variété, tant de grands événements, pour les placer et pour les lier si bien tous ensemble, pour peindre chaque objet avec tout ce qu'il a de plus gracieux, de plus noble et de plus touchant ; enfin pour faire parler chaque personne selon son caractère, d'une manière si naïve et si passionnée ? Qu'on raisonne et qu'on subtilise tant qu'on voudra, jamais on ne persuadera à un homme sensé que l'*Iliade* n'ait point d'autre auteur que le hasard. Cicéron en disait autant des *Annales* d'Ennius ; et il ajoutait que le hasard ne ferait jamais un seul vers, bien loin de faire tout un poème². Pourquoi donc cet homme sensé croirait-il de l'univers, sans doute encore plus merveilleux que l'*Iliade*, ce que son bon sens ne lui permettra jamais de croire de ce poème ? mais passons à une autre comparaison, qui est de saint Grégoire de Nazianze³.

Si nous entendions dans une chambre, derrière un rideau, un instrument doux et harmonieux, croirions-nous que le hasard, sans aucune main d'homme, pourrait avoir formé cet instrument ? dirions-

nous que les cordes d'un violon seraient venues d'elles-mêmes se ranger et se tendre sur un bois dont les pièces se seraient collées ensemble, pour former une cavité avec des ouvertures régulières ? Soutiendrons-nous que l'archet, formé sans art, serait poussé par le vent pour toucher chaque corde si diversement et avec tant de justesse ? Quel esprit raisonnable pourrait douter sérieusement si une main d'homme toucherait cet instrument avec tant d'harmonie ? Ne s'écrierait-il pas d'abord, sans examen, qu'une main savante le toucherait ? Ne nous laissons point de faire sentir la même vérité.

Qui trouverait, dans une île déserte et inconnue à tous les hommes, une belle statue de marbre, dirait aussitôt : Sans doute il y a eu ici autrefois des hommes : je reconnais la main d'un habile sculpteur ; j'admire avec quelle délicatesse il a su proportionner tous les membres de ce corps, pour leur donner tant de beauté, de grâce, de majesté, de vie, de tendresse, de mouvement et d'action.

Que répondrait cet homme si quelqu'un s'avisait de lui dire : Non, un sculpteur ne fit jamais cette statue. Elle est faite, il est vrai, selon le goût le plus exquis, et dans les règles de la perfection ; mais c'est le hasard tout seul qui l'a faite. Parmi tant de morceaux de marbre, il y en a eu un qui s'est formé ainsi de lui-même ; les pluies et les vents l'ont détaché de la montagne ; un orage très-violent l'a jeté tout droit sur ce piédestal, qui s'était préparé de lui-même dans cette place. C'est un Apollon parfait comme celui du Belvédère ; c'est une Vénus qui égale celle de Médicis ; c'est un Hercule qui ressemble à celui de Farnèse. Vous croiriez, il est vrai, que cette figure marche, qu'elle pense, et qu'elle va parler : mais elle ne doit rien à l'art, et c'est un coup aveugle du hasard qui l'a si bien finie et placée.

Si on avait devant les yeux un beau tableau qui représentât, par exemple, le passage de la mer Rouge, avec Moïse, à la voix duquel les eaux se fendent et s'élèvent comme deux murs, pour faire passer les Israélites à pied sec au travers des abîmes ; on verrait d'un côté cette multitude innombrable de peuples pleins de confiance et de joie, levant les mains au ciel : de l'autre côté, on apercevrait Pharaon avec les Égyptiens, pleins de trouble et d'effroi à la vue des vagues qui se rassembleraient pour les engloutir. En vérité, où serait l'homme qui osât dire qu'une servante barbouillant au hasard cette toile avec un balai, les couleurs se seraient rangées d'elles-mêmes pour former ce vif coloris, ces attitudes si variées, ces airs de tête si passionnés, cette belle ordonnance de figures en si grand nombre sans

¹ Sed assiduitate quotidiana, et consuetudine oculorum, assuescunt animi; neque admirantur, neque requirunt rationes earum rerum quas semper vident: perinde quasi novitas nos magis, quam magnitudo rerum debeat ad exquirendas causas excitare. Cic. de Nat. Deor. lib. II, n° 38.

² De Nat. Deor. lib. II, n° 37.

³ Orat. XXVIII, or. XXXIV, n° 6; edit. Ben.

confusion, ces accommodements de draperies, ces distributions de lumière, ces dégradations de couleurs, cette exacte perspective, enfin tout ce que le plus beau génie d'un peintre peut rassembler ?

Encore s'il n'était question que d'un peu d'écume à la bouche d'un cheval, j'avoue, suivant l'histoire qu'on en raconte, et que je suppose sans l'examiner, qu'un coup de pinceau jeté de dépit par le peintre pourrait, une seule fois dans la suite des siècles, la bien représenter. Mais au moins le peintre avait-il déjà choisi, avec dessein, les couleurs les plus propres à représenter cette écume, pour les préparer au bout du pinceau. Ainsi ce n'est qu'un peu de hasard qui a achevé ce que l'art avait déjà commencé. De plus, cet ouvrage de l'art et du hasard tout ensemble, n'était qu'un peu d'écume, objet confus, et propre à faire honneur à un coup de hasard; objet informe, qui ne demande qu'un peu de couleur blanchâtre échappée au pinceau, sans aucune figure précise, ni aucune correction de dessin. Quelle comparaison de cette écume avec tout un dessin d'histoire suivie, où l'imagination la plus féconde et le génie le plus hardi, étant soutenus par la science des règles, suffisent à peine pour exécuter ce qui compose un tableau excellent ?

Je ne puis me résoudre à quitter ces exemples, sans prier le lecteur de remarquer que les hommes les plus sensés ont naturellement une peine extrême à croire que les bêtes n'aient aucune connaissance, et qu'elles soient de pures machines. D'où vient cette répugnance invincible en tant de bons esprits ? C'est qu'ils supposent avec raison que des mouvements si justes, et d'une si parfaite mécanique, ne peuvent se faire sans quelque industrie, et que la matière seule, sans art, ne peut faire ce qui marque tant de connaissance. On voit par là que la raison la plus droite conclut naturellement que la matière seule ne peut, ni par les lois simples du mouvement, ni par les coups capricieux du hasard, faire des animaux qui ne soient que de pures machines. Les philosophes mêmes qui n'attribuent aucune connaissance aux animaux ne peuvent éviter de reconnaître que ce qu'ils supposent aveugle et sans art, dans ces machines, est plein de sagesse et d'art dans le premier moteur qui en a fait les ressorts et qui en a réglé les mouvements. Ainsi les philosophes les plus opposés reconnaissent également que la matière et le hasard ne peuvent produire, sans art, tout ce qu'on voit dans les animaux.

CHAPITRE II.

Preuves de l'existence de Dieu, tirées de la considération des principales merveilles de la nature.

Après ces comparaisons, sur lesquelles je prie le lecteur de se consulter simplement soi-même, sans raisonner, je crois qu'il est temps d'entrer dans le détail de la nature. Je ne prétends pas la pénétrer tout entière : qui le pourrait ? Je ne prétends même entrer dans aucune discussion de physique : ces discussions supposeraient certaines connaissances approfondies que beaucoup de gens d'esprit n'ont jamais acquises ; et je ne veux leur proposer que le simple coup d'œil de la face de la nature ; je ne veux leur parler que de ce que tout le monde sait, et qui ne demande qu'un peu d'attention tranquille et sérieuse.

Arrêtons-nous d'abord au grand objet qui attire nos premiers regards, je veux dire la structure générale de l'univers. Jetons les yeux sur cette terre qui nous porte ; regardons cette voûte immense des cieux qui nous couvre, ces abîmes d'air et d'eau qui nous environnent, et ces astres qui nous éclairent. Un homme qui vit sans réflexion ne pense qu'aux espaces qui sont auprès de lui, ou qui ont quelque rapport à ses besoins : il ne regarde la terre entière que comme le plancher de sa chambre, et le soleil qui l'éclaire pendant le jour que comme la bougie qui l'éclaire pendant la nuit : ses pensées se renferment dans le lieu étroit qu'il habite. Au contraire, l'homme accoutumé à faire des réflexions étend ses regards plus loin, et considère avec curiosité les abîmes presque infinis dont il est environné de toutes parts. Un vaste royaume ne lui paraît alors qu'un petit coin de la terre ; la terre elle-même n'est à ses yeux qu'un point dans la masse de l'univers ; et il admire de s'y voir placé, sans savoir comment il y a été mis.

Qui est-ce qui a suspendu ce globe de la terre, qui est immobile ? qui est-ce qui en a posé les fondements ? Rien n'est, ce semble, plus vil qu'elle ; les plus malheureux la foulent aux pieds. Mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne tous les plus grands trésors. Si elle était plus dure, l'homme ne pourrait en ouvrir le sein pour la cultiver ; si elle était moins dure, elle ne pourrait le porter ; il enfoncerait partout, comme il enfonce dans le sable ou dans un borbier. C'est du sein inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette masse informe, vile et grossière, prend toutes les formes les plus diverses, et elle seule devient tour à tour tous les biens que nous leur demandons : cette boue si sale se transforme en mille beaux objets qui nous char-

William Paley (1802)

THÉOLOGIE NATURELLE ,

ou

P R E U V E S

DE L'EXISTENCE ET DES ATTRIBUTS

DE LA DIVINITÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Une invention suppose un inventeur.

SI en traversant un désert, je marchois sur une pierre, et que je me demandasse comment cette pierre se trouve là, je pourrois m'en rendre compte d'une manière passablement satisfaisante, en me disant que de tout temps cette pierre a été dans ce lieu. Il ne seroit pas facile, je crois, de démontrer l'absurdité de cette réponse. Supposons qu'au lieu d'une pierre, j'eusse trouvé une montre, la réponse qu'elle a été de tout temps dans le même endroit ne seroit pas admissible. Cependant, pourquoi cette différence? pourquoi la même réponse n'est-elle pas applicable? Parce qu'à l'examen de cette

machine je découvre , ce que je n'avois pas pu découvrir dans la pierre , savoir : que ses diverses parties sont faites les unes pour les autres , et dans un certain but ; que ce but est le mouvement , et que ce mouvement tend à nous indiquer les heures. Je découvre encore , en examinant la montre , que si ses parties avoient toute autre forme que celle qu'elles ont , ou qu'elles fussent arrangées de toute autre manière que celle qu'on leur a donnée , la montre ne rempliroit pas l'objet auquel elle est destinée. Je vois un ressort qui est le principe du mouvement. Je vois un nombre de roues , et une suite d'engrenages qui communiquent le mouvement de la fusée au balancier et du balancier aux aiguilles. Je vois que les calibres de ces roues sont mesurés de manière à ce que les aiguilles se meuvent avec une parfaite régularité sur le cadran , dans un temps donné. Je vois que les roues sont d'un métal qui ne prend pas la rouille , que les ressorts sont faits avec la substance la plus élastique. Je vois que le cadran est recouvert d'une matière transparente , afin qu'on puisse observer la position des aiguilles , sans ouvrir la montre.

Une fois le mécanisme saisi , la conséquence des faits me paroît évidente. Il faut que cette

machine ait été faite par un ouvrier : il faut qu'il ait existé un ouvrier, ou plusieurs, qui aient eu en vue le résultat que j'observe, lorsqu'ils ont fabriqué cette montre.

La conséquence dont je parle ne seroit pas moins inévitable, lorsque nous n'aurions jamais vu fabriquer de montre, et que nous n'aurions jamais connu d'artiste capable d'en faire une, lors même que nous ne pourrions pas nous représenter de quelle manière il est possible qu'une telle machine ait été faite : car cette difficulté est la même que celle que nous trouvons à expliquer certains produits des arts de l'antiquité, ou encore que celle qu'éprouve la plus grande partie des hommes pour se rendre compte de la manière dont se travaillent les objets les plus curieux des manufactures modernes. Sur un million d'hommes, y en a-t-il un, par exemple, qui sache comment on s'y prend pour tourner ovale ? L'ignorance, dans ce genre, n'a d'autre effet que de nous donner plus d'admiration pour l'ouvrier, mais elle ne sauroit nous conduire à douter que cet ouvrier ait existé. Or le raisonnement demeure exactement le même, soit qu'il s'agisse d'un agent humain, ou que cet agent ait une nature, et des attributs différens.

Si la montre ne va pas toujours bien, ou si, même, elle va rarement très-bien, le raisonnement n'en sera pas moins bon. Le but de la machine et le dessein de l'ouvrier demeureroient évidens, quelle que fût la manière dont nous essaierions d'expliquer l'irrégularité du mouvement de la machine. Il n'est point nécessaire qu'une machine soit sans défauts pour qu'on puisse découvrir dans quel but elle a été faite ; mais surtout cette perfection n'est point du tout nécessaire pour que l'on découvre que l'ouvrier a eu un but quelconque en la faisant.

Le raisonnement ne se trouveroit nullement affoibli s'il y avoit quelques parties de la montre sur l'usage desquelles, dans les fonctions de la machine, nous nous trouvassions embarrassés, ou si même nous ne pouvions pas être sûrs que certaines parties fussent nécessaires au mouvement de l'ensemble. Si la perte ou le dérangement de certaines pièces amenoit la cessation du mouvement, ou son altération, l'utilité de ces pièces nous seroit pleinement démontrée, quoique nous fussions incapables de saisir l'enchaînement de causes et d'effets qui rend ces pièces nécessaires. Or, plus la machine est compliquée, plus aisément il y a lieu à cette ignorance de notre part. S'il y avoit dans la

montre certaines pièces qui nous parussent superflues, et indépendamment desquelles il nous fût démontré qu'elle peut cheminer, l'existence de ces parties superflues ne détruiroit point le raisonnement que nous aurions fait sur l'utilité des autres : l'évidence d'un dessein chez l'ouvrier subsisteroit dans toute sa force.

Un homme dans son bon sens pourroit-il se contenter, pour expliquer l'existence de la montre, de l'assertion que cette montre est un produit du hasard? que le corps trouvé dans ce lieu doit être distingué par une configuration intérieure quelconque, et que cette configuration a pu être celle d'une montre, comme toute autre?

Quelqu'un pourroit-il être satisfait, pour expliquer l'existence de la machine, de l'assertion qu'il y a naturellement dans les choses un principe d'ordre, et que ce principe d'ordre a donné à toutes les parties de la montre leur forme et leur situation relative? Peut-on se faire une idée nette de ce que c'est qu'un principe d'ordre qui crée une machine telle qu'une montre, indépendamment d'un ouvrier intelligent.

Quel est l'homme raisonnable qui ne seroit pas surpris d'entendre dire que le mécanisme de la montre n'est point une preuve d'invention,

mais que ce mécanisme est le résultat nécessaire des lois de la *nature métallique*. C'est un abus des mots que d'assigner une loi quelconque comme la cause efficiente d'un résultat. Une loi suppose nécessairement un agent, puisqu'elle n'est que le mode selon lequel l'agent procède. Elle suppose une puissance, puisqu'elle n'est que l'ordre selon lequel cette puissance agit. Sans cet agent, sans cette puissance (qui l'un est l'autre sont distincts de la loi), la loi ne peut rien, et même elle n'est rien. L'expression que je viens d'employer, de *nature métallique* peut paroître bizarre; mais le philosophe qui la condamne en emploie lui-même qui ne sont pas plus claires : *les lois de la nature animale, les lois de la nature végétale*, ou même *les lois de la nature* (en supposant l'exclusion d'un agent et d'une puissance) sont des expressions tout aussi vagues et inintelligibles.

Enfin, l'observateur qui a trouvé la montre, et qui raisonne d'après les faits, ne sera point ébranlé dans sa croyance qu'il a existé un ouvrier fabricant de cette machine, lorsqu'on lui objectera qu'il ne peut pas le savoir. Il en sait assez pour raisonner comme il le fait. Il sait que cette machine a été faite dans un certain

but. Il sait que les moyens sont adaptés à l'effet. Cela lui suffit pour fonder son raisonnement. Son ignorance et ses doutes sur certains détails n'empêchent point qu'il ne soit parfaitement sûr que cette montre est l'ouvrage d'un ouvrier intelligent. Il sent bien qu'il ne comprend pas tout, mais il n'a aucun doute sur le point essentiel.

Supposons maintenant que celui qui a trouvé la montre découvre, qu'en outre de toutes les propriétés qu'il a observées dans cette machine, elle possède la faculté singulière de reproduire une autre montre toute semblable. Supposons qu'il découvre que la montre renferme tout un appareil dans lequel se travaillent les instrumens destinés à créer d'autres montres, par le seul effet spontané du mouvement existant : quelle influence cette découverte aura-t-elle sur son jugement ?

Il admirera probablement de plus en plus la beauté de l'invention et l'art de l'inventeur. Soit qu'il considère le but, soit qu'il arrête son attention sur les moyens, qu'il examine l'action et la réaction des diverses parties dont il est capable de saisir le mécanisme, il trouve de nouvelles raisons de rapporter cet ouvrage à un art merveilleux, et à une singulière intelligence.

L'observateur distinguera aisément que si la

montre qu'il a sous les yeux à la faculté de faire des montres semblables à elle, cette faculté est très-différente de l'art d'un ouvrier qui invente et exécute. La montre qui en crée une autre n'a aucune part à l'ordonnance et à l'arrangement des diverses parties qui constituent celle-ci. On pourroit dire dans un certain sens que l'eau d'un ruisseau moule le grain; mais il seroit absurde de dire que l'eau du ruisseau a construit le moulin : nous ne pourrions jamais former cette conjecture lors même que nous ne saurions comment nous rendre compte de l'origine de cette construction. Quelle est la part qu'a le courant d'eau à la mouture du grain? Une impulsion sans intelligence, dirigée sur un mécanisme ordonné et exécuté avec intelligence, produit un certain effet qui est la mouture du grain. Mais l'effet résulte de l'arrangement des parties. On ne peut pas dire que le ruisseau soit l'auteur de l'effet produit, encore moins de l'arrangement des parties de cet ensemble. Il est clair qu'il a fallu une intelligence, un plan pour inventer, ordonner et exécuter le moulin, quoique l'impulsion aveugle du courant d'eau soit nécessaire pour lui faire remplir l'objet auquel il a été destiné, tout comme le mouvement machinal de la montre est nécessaire pour la création d'une montre nouvelle.

Si donc il est peu probable que la montre trouvée par notre observateur soit sortie elle-même des mains de l'ouvrier, il n'en est pas moins évident que la première montre qui a donné naissance aux autres, a été l'ouvrage d'un ouvrier intelligent : quant au dessein, le raisonnement subsiste dans toute sa force. Nous avons mille questions à faire sur les causes des rapports qui existent entre les diverses parties de la montre ; et on ne répond à aucune de ces questions en disant que cette machine procède d'une autre machine semblable. Il n'y a point de plan sans intelligence, point d'invention sans inventeur, point d'ordre qui ne demande un choix, point de dépendance de diverses parties vers un certain ensemble de résultats, qui ne suppose une intention éclairée. Personne donc ne peut raisonnablement admettre que la véritable cause de ce mécanisme admirable de la montre, soit un mouvement aveugle. Chacun voit avec évidence qu'un simple mouvement machinal ne peut pas disposer les différentes parties, leur assigner leurs fonctions, faire concourir celles-ci vers un but, et rendre le résultat utile à d'autres êtres. Il n'y a rien d'expliqué encore, quant à l'origine première, lorsqu'on a découvert qu'une montre produit une montre.

On ne fait que reculer la difficulté en disant que le mécanisme de la montre trouvée procède d'un mécanisme semblable ; celui-ci d'un précédent, et ainsi en remontant indéfiniment. On est toujours également embarrassé à expliquer l'invention, et l'inventeur. Si la difficulté s'affoiblissoit un peu en remontant de montres en montres, on finiroit par la surmonter, à force de multiplier les suppositions de remplacement : il n'y a aucune différence quelconque, quant à la solution du problème, soit qu'on suppose une succession finie, ou une succession infinie. Une chaîne composée d'un nombre infini de chaînons ne peut pas mieux se soutenir par elle-même qu'une chaîne composée d'un nombre fini de chaînons. Quoique nous n'ayons jamais fait cette expérience, nous en avons la parfaite certitude, parce que nous sentons très-bien qu'en décuplant ou en centuplant le nombre des chaînons, nous ne faisons point un seul pas vers la solution de la difficulté. Tel est le cas dont il s'agit. La machine que nous avons sous les yeux, démontre par sa construction un invention et un dessein. L'invention suppose un inventeur, et le dessein un être intelligent, soit que le mécanisme procède immédiatement, ou non, d'un autre mécanisme semblable.

La question n'est pas seulement de savoir pourquoi et comment la montre existe; le point à éclaircir, la difficulté à laquelle nous ne pouvons pas échapper, c'est l'invention et le dessein de cette machine: de quelque manière qu'on s'y prenne, il faut toujours remonter à un agent doué d'intelligence.

Notre observateur réfléchira que l'agent créateur de la première montre a réellement fait toutes celles qui sont procédées de cette première; car fabriquer une seconde et une troisième montre par les instrumens nécessaires à cet ouvrage, ou bien faire en sorte que le mécanisme produise une nouvelle montre, c'est une seule et même chose, quant à l'intelligence, à cela près qu'il y a un art bien plus admirable dans cette faculté de reproduction indéfinie communiquée par l'inventeur. Il semble donc que l'admiration de l'observateur ne peut que s'accroître par cette découverte. Que diroit-on si, au lieu de s'étonner et d'admirer davantage, cet observateur concluoit de sa découverte nouvelle, qu'il n'y a ni art ni invention dans la montre? C'est pourtant là précisément le raisonnement des athées.

CHAPITRE II.

Il y a évidemment un dessein dans les ouvrages de la Nature.

J'AI dit que le raisonnement de celui qui nie l'art et l'invention dans la montre étoit précisément le raisonnement des athées ; car l'évidence d'un dessein se retrouve dans les ouvrages de la nature , comme dans l'ouvrage d'une montre , avec cette différence que les œuvres de la nature sont plus variées et plus admirables , dans une proportion qui excède tout calcul.

Sans doute l'invention et l'exécution dans les ouvrages de la nature , surpassent infiniment tous les produits de l'art ; mais dans un très-grand nombre de cas , le dessein et l'application des moyens au but n'y sont pas moins évidens que dans les machines qui sortent de la main des hommes.

Je ne connois pas de meilleur moyen de préparer l'esprit à la contemplation d'un aussi vaste sujet , que de comparer d'abord un objet individuel avec un autre. Je vais donc comparer l'œil humain , avec une lunette d'approche.

« fets infinis. » Fort bien ! mais c'est en supposant que cette cause infinie existante par elle-même, n'est pas un agent qui agisse librement et volontairement, mais un agent poussé à agir par une avougle et absolue nécessité. Or c'est là supposer ce qui est en question. Il ne faut pas dissimuler qu'il allègue quelques raisons pour prouver sa supposition ; mais ce n'est pas ici le lieu de les examiner : nous le ferons plus à propos dans la suite.

CHAPITRE IX.

VIII^e Prop. Que l'Être existant par lui-même est un Être intelligent.

C'est sur cette proposition que roule le fort de la dispute entre les athées et nous. Qu'il y ait un Être existant par lui-même, et que cet Être existant par lui-même soit éternel, infini et la cause originale de toute chose, ce sont toutes propositions qui ne souffrent pas grandes contestations. Mais il n'y a point d'athée, soit qu'il croie le monde éternel, eu égard à la forme aussi bien qu'à la matière, soit qu'il se retranche à dire que la matière seule est nécessaire et que la forme est contingente ; il n'y a point d'athée, dis-je, quelque hypothèse qu'il adopte, qui n'ait toujours soutenu et qui ne soit obligé de soutenir directement ou indirectement que l'Être existant par lui-même n'est pas un être intelligent, et qui ne doive le concevoir sur le pied d'un être purement matériel et sans action, ou comme un agent nécessaire, ce qui revient au fond à la même chose ; car un agent qui n'agit pas librement mais nécessairement, doit être ou dépourvu de toute intelligence, et c'est dans ce sens grossier que les anciens athées l'ont entendu, ou son intelligence doit être sans choix, sans volonté et sans liberté. C'est le parti que Spinoza et quelques modernes ont cru devoir prendre. Mais le sens commun nous dicte qu'autant vaudrait-il ne lui point

donner d'intelligence, que de lui en attribuer une avec ces restrictions. J'avoue qu'il n'est pas possible de démontrer d'une manière directe *a priori*, que l'Être existant par lui-même n'agit pas par cette nécessité aveugle et sans la connaissance dont je viens de parler, ni que ce soit un être, à parler dans toute la propriété et l'exactitude des termes, intelligent et réellement actif. La raison en est que nous ignorons en quoi l'intelligence consiste, et que nous ne pouvons pas voir qu'il y ait entre l'existence par soi-même et l'intelligence la même connexion immédiate et nécessaire qui se trouve entre cette même existence et l'éternité, l'unité, l'infinité, etc. ; mais *a posteriori*, il n'y a presque rien dans le monde qui ne nous démontre cette grande vérité, et qui ne nous fournisse des arguments incontestables qui prouvent que le monde et tout ce qu'il contient est l'effet d'une cause souverainement intelligente et souverainement sage.

Je dis en premier lieu que puisqu'il y a manifestement dans les diverses parties dont l'univers est composé, des qualités différentes, différentes beautés et différents degrés de perfection, et que puisque dans l'ordre naturel des choses, la cause doit être toujours plus excellente que l'effet, c'est une conséquence nécessaire, qu'il faut que l'Être existant par lui-même, (étant, quel qu'il soit, l'original de toutes choses), possède dans le plus haut degré d'éminence toutes les perfections de tous les êtres. Je ne me servirai pas, pour le prouver, de cette raison, que ce qui existe par soi-même, doit être revêtu de toutes les perfections possibles ; la chose en elle-même est très-certaine, mais elle est d'une nature à ne pouvoir être bien démontrée *a priori*. Je n'insisterai donc que sur ceci : qu'il est impossible que l'effet soit revêtu d'aucune perfection, qui ne se trouve aussi dans la cause. S'il était possible que cela fût, il faudrait dire que cette perfection n'aurait été produite par rien, ce qui implique visiblement contradiction. Or, il est évident qu'un être qui n'est pas intelligent, ne possède pas toutes les perfections de tous

les êtres qui sont dans l'univers, puisque l'intelligence est une de ces perfections. Donc toutes choses n'ont pu tirer leur origine d'un être sans intelligence; et par conséquent l'Être qui existe par lui-même et à qui toutes choses doivent leur origine, doit nécessairement être intelligent.

Je ne vois pas que l'athée puisse éluder la force victorieuse de cet argument, qu'en avançant l'une ou l'autre de ces deux choses : ou qu'il n'y a dans l'univers aucun Être intelligent; ou que l'intelligence n'est pas une perfection distincte de la matière, mais un composé je ne sais quel, de figure et de mouvement, comme sont dans l'idée vulgaire les sons et les couleurs. Je n'ai besoin pour réfuter la première de ces évasions que d'en appeler à la conscience d'un chacun; ceux même qui ont fait tous leurs efforts pour prouver que les bêtes ne sont que de simples machines, n'ont pourtant jamais osé en dire autant de l'homme non pas même par voie de conjecture. La seconde de ces évasions (le grand fort pourtant de l'athéisme) est absurde et impossible au dernier point, comme je le ferai voir dans le paragraphe suivant. Mais supposé même que ce fût une vérité, il ne laisserait pas de suivre inévitablement de cette supposition, que l'Être par lui-même devrait nécessairement être un Être intelligent; j'en donnerai la preuve à la fin de ce chapitre. En attendant que j'en vienne là, je vais prouver qu'il n'est rien de plus absurde et de plus ridicule, que de dire que l'intelligence n'est pas, à parler proprement, une perfection distincte de la matière, que ce n'est qu'un simple composé de matière et de mouvement sans intelligence.

Je dis donc en second lieu, que puisque l'homme en particulier est revêtu incontestablement d'une faculté que nous appelons pensée, intelligence, perception ou connaissance; il faut de toute nécessité que cette faculté lui soit venue par l'une ou par l'autre de ces trois voies, ou par la voie de la génération, et alors il faudra supposer une succession éternelle de générations, une gradation d'hommes à l'infini sans

cause première et originale, dont aucun n'existera nécessairement, mais qui auront tous un être dépendant et emprunté; ou bien il faudra supposer que ces êtres doués de connaissance et de réflexion, sont sortis du sein d'une matière, en qui aucune de ces qualités ne se trouve, c'est-à-dire qui n'est pas capable de connaissance ni de réflexion; ou il faudra reconnaître enfin, qu'ils sont la production d'un Être supérieur et intelligent. Il n'y a point d'athée qui n'avoue que de ces trois suppositions, il faut nécessairement qu'il y en ait une de véritable. Si donc je prouve que les deux premières sont fausses et impossibles, j'aurai par le même moyen prouvé démonstrativement la vérité de la troisième; or j'ai déjà démontré dans ma seconde proposition l'absurdité et l'impossibilité de la première. La seconde n'est ni moins absurde ni moins impossible. Je le démontre de cette manière. Si la connaissance et la réflexion sont des qualités ou des perfections distinctes de la matière, et non pas un pur composé de figure et de mouvement, il est évident que des êtres doués de connaissance et de réflexion, n'ont pu être tirés du sein d'une matière, en qui ces qualités ne se trouvent pas; puisqu'il n'est pas possible qu'une chose communique à une autre une perfection qu'elle ne possède, ni actuellement, ni éminemment. Or la connaissance et la réflexion sont des qualités ou des perfections distinctes de la matière, et non pas un simple composé de figure et de mouvement. Donc la connaissance et la réflexion n'ont pu sortir du sein de la matière déstituée d'intelligence. Cette conséquence est de la dernière évidence; car si une chose pouvait donner à une autre une perfection qu'elle n'a pas elle-même, il s'ensuivrait que cette perfection n'aurait été produite par rien: ce qui est manifestement contradictoire. On répliquera peut-être, comme a fait M. Gildon dans sa lettre à M. Blount¹,

¹ *Oracles de la raison*, page 186. Voyez aussi la Lettre de l'auteur à M. Dodwell, sur l'immortalité de l'âme, avec les Réponses et les Répliques.

que les couleurs, les sons, le goût et telles autres choses semblables, proviennent bien de la figure et du mouvement, qui de soi-même ne possèdent pas ces qualités ; ou que la figure, la divisibilité et telles autres qualités, sont des choses que Dieu, de l'aveu de tout le monde, a communiquées à la matière, bien qu'il n'y ait en lui ni divisibilité ni figure, et que ce soit même un énorme blasphème que de lui attribuer aucune de ces qualités. Ainsi, dira-t-on, la connaissance a pu de la même manière sortir d'un fonds sans intelligence ¹. La réponse à ces objections est très-facile ; car premièrement il n'est pas vrai, que les couleurs, les sons, les goûts, etc., soient des effets produits par la figure et le mouvement simple. Il n'y a rien dans les corps, qui sont les objets des sens, qui ait le moindre rapport avec ces qualités. Il est clair que ce sont des pensées ou des modifications de l'âme, qui est un être intelligent ; et que les impressions de la figure et du mouvement n'en sont point, à parler proprement, la cause, mais seulement l'occasion. Quand nous porterions la complaisance envers l'athée jusqu'à lui passer cette supposition absurde, que l'âme est purement matérielle, cela ne lui servirait de rien pour la question présente. Car il faut nécessairement qu'il avoue, que c'est au moins une matière douée de raison et d'intelligence ; et cet aveu ne suffit pour la décision de la thèse en question ; qu'il est aussi impossible que les couleurs, les sons, etc., qui sont des perceptions de l'âme et non pas des qualités d'un corps sans intelligence, qu'il est, dis-je, aussi impossible que les sons et les couleurs soient la production d'un être sans connaissance,

¹ Le raisonnement est de M. Toland. Si l'on infère, dit-il, comme fait un des interlocuteurs de Cicéron, que le tout doit être intelligent, puisque quelques parties le sont : nous rétorquerons l'argument, et nous répondrons avec l'autre interlocuteur dans Cicéron ; qu'il en faudra aussi conclure, que le tout doit être courtisan, musicien, maître à danser, ou philosophe, puisque plusieurs de ses parties le sont. Voyez Tol. *Lett.*, où il prétend prouver, que le mouvement est essentiel à la matière.

qu'il est impossible qu'une couleur soit un triangle, un son, un carré, ou que le néant ait produit quelque chose. La réponse à la seconde partie de l'objection, qui porte que puisque Dieu (à qui, de notre propre aveu, on ne peut, sans blasphème, attribuer ni divisibilité, ni figure), a pourtant communiqué ces qualités à la matière, rien n'empêche que la connaissance ne puisse sortir de même du fonds d'une matière inintelligente; la réponse, dis-je, à cette partie de l'objection est plus facile encore. Car la figure, la divisibilité et telles autres qualités de la matière, ne sont pas des puissances réelles, propres, distinctes et positives, ce ne sont que des qualités négatives et des imperfections. Or, quoiqu'aucune cause ne puisse communiquer à son effet aucune perfection réelle qu'elle n'a pas elle-même, il est pourtant vrai qu'il peut y avoir dans l'effet des imperfections, des défauts, et des qualités négatives qui ne sont pas dans la cause. Ainsi quoique la figure et la divisibilité (qui sont des négations pures, comme sont toutes les limitations) puissent se rencontrer dans l'effet sans être dans la cause; il ne s'ensuit pas que cela doive se rencontrer aussi dans l'intelligence, que nous supposons ici être une qualité distincte de la matière. Mais ce n'est pas assez de le supposer, il faut le prouver. Or que la perception ou l'intelligence soit réellement une qualité ou une perfection distincte de la matière, et non pas un simple composé de figure et de mouvement sans intelligence, c'est ce que je prouve par cette raison évidente, que l'intelligence n'est pas une figure, ni la perception un mouvement. Tout ce qui est fait ou composé d'une chose, est toujours cette même chose dont il est composé. Qu'on la compose, qu'on la divise à l'infini, elle demeurera éternellement la même. Par exemple, tous les changements, toutes les compositions, toutes les divisions possibles de la figure, ne sont pourtant autre chose que figure; et toutes les compositions, tous les effets possibles du mouvement; ne seront jamais autre chose qu'un pur mouvement. Si donc il y a eu

un temps, où il n'y ait eu dans l'univers autre chose que matière et que mouvement, il faudra dire qu'il est impossible que jamais il y ait pu avoir dans l'univers autre chose que mouvement et que matière. Dans cette supposition, il est aussi impossible que l'intelligence, la réflexion, et même ce que nous appelons les qualités secondaires de la matière, comme la lumière, la chaleur, les sons et les couleurs, il est dis-je, aussi impossible que toutes ces choses aient jamais commencé à exister, qu'il est maintenant impossible, que le mouvement soit bleu ou rouge, et que le triangle soit transformé en un son. Ce qui a trompé les gens en ce point, c'est qu'ils se sont imaginé que les composés sont réellement différents des choses, dont ils sont les composés. Il en est tout autrement. Car si les choses que l'on croit être composées, se trouvent réellement différentes de celles dont on s' imagine qu'elles sont composées, il faut conclure qu'on s'est trompé lorsqu'on a jugé qu'elles en étaient effectivement composées. C'est ainsi que le vulgaire se représente faussement les couleurs et les sons, qui ne sont à parler proprement, que des pensées de l'âme, comme des propriétés inhérentes dans les corps. Mais si les choses qu'on croit composées, le sont réellement, elles ne seront point différentes de celles qui entrent dans leur composition, elles demeureront toujours malgré leur composition précisément les mêmes. Partagez un carré en deux triangles, ces deux triangles ne sont autre chose que les deux moitiés du carré. Mettez au contraire ensemble deux triangles égaux et rectangles, ils composeront un carré, mais ce carré ne sera pourtant autre chose que ces deux triangles mis ensemble. Le mélange du bleu et du jaune, compose la couleur verte; le vert pourtant n'est autre chose après tout, que du bleu et du jaune mêlés ensemble, comme on le découvre clairement par le moyen des microscopes. En un mot la composition, la division, ou le mouvement ne changent absolument rien dans la nature des choses composées, divisées ou mues;

elles demeurent les mêmes qu'elles étaient avant ces changements. C'est ce que Hobbes paraît avoir très-bien compris ; et c'est ce qui lui a fait imaginer un autre subterfuge, mais si pitoyable qu'il paraît en avoir eu honte lui-même, puisqu'il passe légèrement là-dessus et ne s'explique qu'à demi. Ne pouvant se débarrasser des difficultés, qui ne lui permettaient pas de croire que la perception et la pensée puissent être des effets ainsi proprement dits de la figure et du mouvement ; ne trouvant d'ailleurs point son compte dans la supposition, (dont j'aurai occasion de parler dans la suite) qui porte que Dieu, par un acte immédiat et volontaire de sa toute-puissance, a communiqué à certaines portions de la matière la connaissance et la pensée ; il est obligé d'avoir recours à l'hypothèse la plus absurde et la plus surprenante, qui ait peut-être jamais été avancée ; que la matière, en tant que matière, n'est pas seulement capable de figure et de mouvement, mais aussi de sentiment et de perception, et qu'il ne lui manque pour exprimer ses sensations, que des organes et une mémoire, comme on en voit aux animaux¹.

Je prouve en troisième lieu, que l'Être existant par lui-même, et à qui toutes choses doivent leur origine, est un Être intelligent : par la beauté, la variété, l'ordre et la symétrie qui éclatent dans l'univers, et surtout par la justesse merveilleuse avec laquelle chaque chose se rapporte à sa fin. Cet argument a été si souvent rebattu, et manié si savamment par une infinité d'auteurs tant anciens que modernes, que je ne ferai que l'indiquer. Je remarquerai seu-

¹ « Scio fuisse philosophos, eosque viros doctos, qui corpora omnia sensu prædita esse sustinuerunt : nec video, si natura sensationis in reactione sola collocaretur, quomodo refutari possint. Sed et si ex reactione etiam corporum aliorum, phantasma aliquod nasceretur, illud tamen remoto objecto statim cessaret : nam nisi ad retinendum motum impressum, etiam remoto objecto, apta habeant organa, ut habent animalia ; ita tamen sentiunt, ut numquam sensisse se recordentur. — Sensioni ergo, quæ vulgo ita appellatur, necessario adhæret memoria aliqua, etc. » Hobbes, *Phil.*, c. xxv, sect. v.

lement, que si Descartes et ses sectateurs ont entrepris d'expliquer, comment par les lois seules du mouvement, le monde a pu être formé; entreprise non-seulement vaine, mais ridicule; ils n'ont pourtant jamais porté leurs prétentions plus loin qu'à imaginer un système de la formation possible de cette partie du monde, qui est inanimée, et qui par conséquent est la moins considérable. Pour ce qui est des plantes et des animaux, qui manifestent la sagesse du Créateur d'une manière plus sensible, ils n'ont point songé à expliquer la manière de leur formation par les lois du mouvement, ou s'ils l'ont fait, ils y ont si mal réussi, qu'il vaudrait mieux ne l'avoir pas entrepris. Les lois du mouvement ne servent en effet de rien, lorsqu'il s'agit des plantes et des animaux. Pour ce qui regarde l'hypothèse d'Épicure, qui porte qu'ils ont été formés de la terre par un pur hasard (outre que je la crois maintenant abandonnée par tous les athées), les découvertes qu'on a faites depuis quelque temps dans la philosophie, montrent évidemment qu'il n'est rien au monde de plus ridicule. Car on a trouvé que les moindres plantes et les plus vils de tous les animaux sont produits par leurs semblables, qu'il n'y a point en eux de génération équivoque, et que ni le soleil, ni la terre, ni l'eau, ni toutes les puissances de la nature unies ensemble, ne sont pas capables de produire un seul être vivant, non pas même de la vie végétale. Et à propos de cette excellente découverte, je remarquerai ici en passant qu'en matière même de religion, la philosophie naturelle et expérimentale est quelquefois d'un très-grand usage. Or les choses étant telles que je viens de le dire, il faut que l'athée le plus opiniâtre demeure d'accord malgré qu'il en ait: ou que les plantes et les animaux sont dans leur origine l'ouvrage d'un Être intelligent, qui les a créés dans le temps; ou qu'ayant été de toute éternité construits et arrangés comme nous les voyons aujourd'hui, ils sont une production éternelle d'une cause éternelle et intelligente, qui déploie sans relâche sa puissance et sa

sagesse infinie ; ou enfin qu'ils dérivent de toute éternité les uns des autres, dans un progrès à l'infini de causes dépendantes, sans cause originale existante par elle-même. La première de ces assertions, est précisément ce que nous cherchons. La seconde revient au fond à la même chose et n'est d'aucun usage à l'athée. Et la troisième est absurde, impossible et contradictoire, comme je l'ai démontré dans ma seconde proposition générale.

Mais quand tout ce que je viens de dire ne serait pas, et quand on passerait à l'athée cette supposition, si absurde et si déraisonnable, que la forme de l'univers et toutes les choses visibles qui y sont, que l'ordre qui y règne, que la beauté et la proportion admirable de toutes ses parties qui se répondent les unes aux autres, que tout cela, dis-je, n'est pas l'ouvrage d'une intelligence souveraine ; quand on lui accorderait même qu'il n'est pas impossible que la connaissance, la réflexion et la pensée sortent du sein d'une matière sans intelligence, il n'en serait pas pour cela plus avancé ; car, malgré toutes ces concessions, il nous resterait toujours une démonstration incontestable de l'intelligence de l'Être existant par lui-même. En effet, comment veut-on que les principes mêmes, desquels on prétend que la pensée est sortie, je veux dire la figure et le mouvement, comment veut-on, dis-je, que ces principes aient pu exister, à moins qu'il n'y ait eu une cause intelligente préexistante ? Pour ne parler maintenant que du mouvement, il est évident qu'il y en a aujourd'hui dans l'univers. Or, il faut que ce mouvement ait eu un commencement, ou qu'il soit éternel. Si l'on avoue qu'il a eu un commencement, la question est vidée ; l'auteur de ce mouvement ne peut être qu'un Être intelligent. Car il est évident qu'une matière, sans intelligence, qui est en repos, ne se mouvra jamais d'elle-même. Si l'on prétend, au contraire, que le mouvement soit éternel, il faudra opter entre l'un ou l'autre de ces trois partis : il faudra dire, ou que le mouvement a été produit de toute

éternité par un Être intelligent et éternel, ou qu'il existe nécessairement et par lui-même, ou bien enfin que, sans être nécessairement et par lui-même, et sans avoir de cause extérieure de son existence, il existe de toute éternité en vertu d'une communication et d'une succession à l'infini. Dira-t-on que le mouvement a été produit de toute éternité par une intelligence éternelle? Mais ce serait nous accorder tout ce que nous demandons, et décider en notre faveur le point maintenant en question. Dira-t-on qu'il existe nécessairement et par lui-même? Mais de là il s'ensuivrait qu'il y aurait une contradiction dans les termes à supposer la moindre portion de la matière en repos. Cependant, il ne pourrait résulter de la supposition d'un mouvement existant par lui-même qu'un repos éternel, puisque, alors, ce mouvement se trouverait déterminé de tous côtés en même temps. D'ailleurs (comme il n'y a point de fin aux absurdités, lorsqu'on commence par là), il s'ensuivrait encore que, sans une contradiction formelle, il n'est pas possible de supposer qu'originellement il y ait pu avoir dans le monde plus ou moins de mouvement qu'il y en a aujourd'hui; conséquence si absurde, que Spinoza lui-même, qui prétend que toutes choses sont nécessairement ce qu'elles sont, n'a pourtant pas osé trancher le mot, et a mieux aimé se contredire sur la question de l'origine du mouvement que de dire rondement sa pensée ¹. Dira-on enfin que, sans avoir une existence nécessaire et naturelle, et sans être redevable de son existence à aucune cause extérieure, le mouvement a existé de toute éternité par communication dans un progrès à l'infini? Spinoza semble avoir embrassé ce parti ². Mais

¹ Vid. SpIN., *Ethic.*, Part. I, Prop. XXXIII, comparée avec Part. II, Prop. XIII, Lemme III.

² « Corpus motum vel quiescens, ad motum vel quietem determinari debuit ab alio corpore, quod etiam ad motum vel quietem determinatum fuit ab alio, et illud iterum ab alio, et sic in infinitum. » *Ethic.*, Part. II, Prop. XIII, Lemme III.

j'ai fait voir, dans la preuve de ma seconde proposition générale, que c'était une contradiction manifeste. Je conclus donc qu'il faut de toute nécessité que le mouvement ait été produit par un Être intelligent, puisque, si cela n'était pas, il n'y aurait jamais eu de mouvement dans le monde ; et, par conséquent, que l'Être existant par lui-même, qui est la cause originale de toutes choses, doit être nécessairement un Être intelligent. Je conclus encore, de tout ce que je viens de dire, que le monde matériel n'est pas l'Être qui existe par lui-même. Car, puisqu'il vient d'être démontré que l'Être existant par lui-même doit être intelligent, et que, d'un autre côté, il est clair que le monde matériel n'a point d'intelligence, il est aisé de conclure que le monde matériel ne peut pas exister par lui-même. Je sais qu'il y a des gens qui ont imaginé je ne sais quoi, qu'ils ont appelé l'âme du monde. Mais s'ils ont entendu par là un être créé et dépendant, mon argument subsiste toujours dans toute sa force. S'ils ont au contraire prétendu désigner par là un Être nécessaire et existant par lui-même, c'est au fond la notion de Dieu, mais une notion fautive, corrompue et imparfaite.

CHAPITRE X.

IX^e Prop. Que l'Être existant par lui-même doit être un agent libre.

Spinoza et ses sectateurs soutiennent chaudement la négative de cette proposition. Ils prétendent que *l'Être existant par lui-même est un agent nécessaire, sans liberté et sans choix*. C'est le grand fondement de leur système sur la nature de Dieu. J'examinerai en peu de mots les raisons qu'ils allèguent en faveur de leur opinion, à mesure que je mettrai en avant les preuves de la proposition qui fait le sujet de ce chapitre.

Or, je dis, 1^o. qu'elle est vraie, parce qu'elle est une